

# Makriyannis ou l'impossible liberté

« M on plus humble mais aussi mon plus solide éducateur » écrit le poète Georges

Séféris à propos de Markiyannis. Du général Makriyannis, faudrait-il dire, bien que ce terme s'applique mal à ce chef de la guerre d'Indépendance. Qui dit général dit armée constituée, encadrement et hiérarchie. Les chefs et capétans qui pendant huit ans affrontèrent les armées turques combattaient avec leurs propres troupes, commandaient à leurs propres fidèles. C'étaient des figures solitaires, provisoirement associées pour un combat libérateur mais dont la forte personnalité, les tendances individualistes s'accommodaient mal des disciplines collectives. Makriyannis fut l'un d'eux et l'un des plus célèbres. Car il vient des montagnes, d'un village du Nord, d'un milieu pauvre, brimé depuis des siècles par les Turcs. Tout ce qu'il sera par la suite dans la vie, soldat puis général, stratège et écrivain, il le sera par lui-même. Il apprendra la guerre en se battant, la justice en l'improvisant et l'écriture en prenant pour la première fois la plume, après la guerre, en « sa vieillesse ». Les hommes qui, peu à peu, viendront à lui lorsqu'à partir de 1820 il ralliera l'Hétairie et lèvera des troupes pour combattre les Turcs, le connaissent personnellement. Il réunira ainsi près de 1 200 hommes qui le suivront à travers la Grèce en feu, du Péloponnèse en Epire et de Sparte à Athènes, où il tiendra plusieurs semaines sur l'Acropole assiégée par les Turcs. Tout cela, ce pourrait être le palmarès traditionnel de n'importe quel chef de guerre acharné à libérer le sol natal. Mais avec Makriyannis, le combat prend un autre sens. Lorsqu'après la victoire et la proclamation de l'Indépendance, il se retrouve dans une Grèce libre mais soumise plus que jamais au chaos, lorsqu'il verra ses anciens compagnons de guerre errant dans les campagnes, sans terre et sans maison, ou mendiant dans les villes, sans argent, sans métier, ignorés par la monarchie bavaroise imposée à la Grèce par les puissances étrangères, son besoin de justice lui dictera de continuer le combat avec d'autres armes. Il décide alors d'écrire pour raconter les exploits communs, dénoncer le présent, proposer un autre avenir. Mais il est illettré et il doit se mettre à étudier et à « apprendre les écritures ». Ainsi, à partir du 26 février 1829, alors qu'il se trouve « désœuvré » à Argos, entreprendra-t-il *ses Mémoires*, qui ne sont pas seulement un témoignage de premier ordre sur la guerre de l'Indépendance mais un des chefs-d'œuvre de la littérature grecque.

*« Je ne supporte pas, écrit-il, de voir ce qui est injuste étouffer ce qui est juste. C'est pourquoi j'ai appris les écritures dans ma vieillesse et c'est pourquoi j'ai cette écriture mal équarrie car je n'ai pas eu les moyens d'apprendre lorsque j'étais enfant. »* Lorsqu'il commence *ses Mémoires*, Makriyannis n'a que trente-deux ans. Mais pour lui c'est déjà la vieillesse. Le corps perclus de cicatrices dues à ses sept blessures dont l'une, reçue à la tête en défendant l'une des portes de l'Acropole, mettra le cerveau à nu – « *sous le coup, le feutre de mon fez entra dans les os jusqu'à la peau du cerveau* » –, écœuré par les intrigues politiques, les coteries et les factions des courtisans du roi Othon, les injustices quotidiennes commises à l'égard des humbles combattants, il livrera dans ce livre ses souvenirs et surtout ses réflexions et ses rancœurs, qui le porteront à émettre sur les « Grecs sauvages » des jugements impitoyables. Pourquoi, après s'être battus avec tant de courage contre les Turcs, ont-ils perdus lâchement le bénéfice de leurs victoires ? Pourquoi ont-ils laissé la patrie libérée se soumettre, se vendre à un nouveau joug étranger, à ce monarque qui prétend régner sur la Grèce comme sur ses propriétés bavaroises ? Que s'est-il donc passé dans le cœur et dans l'âme des Grecs qui les ait rendus impuissants à maîtriser le chaos de la liberté ?

Makriyannis refuse de s'incliner devant les privilèges et les exactions des nouveaux maîtres de la Grèce. Avec d'autres combattants, écœurés comme lui, il décidera de s'unir pour imposer au roi et aux notables une Constitution démocratique. Le « coup de force » a lieu le 3 septembre 1843 : le roi s'incline et accepte la Constitution. Mais la victoire sera brève et superficielle. Les notables et le pouvoir, une fois remis de leur frayeur, accuseront Makriyannis de complot, forgeront contre lui de fausses accusations et finiront par l'emprisonner. Jugé, par

une cour martiale, il sera condamné à mort. Ses blessures, qui empirent et lui rendent la vie impossible, lui vaudront une commutation de peine puis sa libération définitive. Il rentrera chez lui, comme une loque humaine, abandonné de tous ou presque. Il retrouvera la maison qu'il avait édifiée de ses mains, à Athènes, avec quelques anciens compagnons de combat mais il retrouvera aussi l'ingratitude et l'incompréhension. Ses voisins l'insultent, jettent des excréments dans son jardin. On montre partout du doigt « le fou qui voulait faire une Constitution. » Ce sont bien là ces « Grecs sauvages » qu'il dénonce, dans *ses Mémoires*, incapables de comprendre où est leur intérêt et qui livrent parfois malgré eux la Grèce aux étrangers. Avec sa mort, ce n'est pas seulement un homme qui disparaît, c'est une race, une Grèce intransigeante – qui revivra un siècle plus tard, pendant la guerre civile, avec Aris Vélouchiotis – et qui, l'une dans l'autre, s'éteindront sous les insultes et l'incompréhension de leurs contemporains. »

JACQUES LACARRIÈRE

## Quatre textes de Makriyannis

*Les Mémoires de Makriyannis comportent quatre livres représentant environ 550 pages. Écrits après la libération de la Grèce et la proclamation de l'Indépendance – de 1829 à 1850 – ils connaîtront un sort étrange. Makriyannis les commence à Argos puis les continue au cours de ses déplacements. Mais le complot du 3 septembre rend le pouvoir soupçonneux à son égard. Il doit écrire en cachette, dissimuler les feuillets. « Ils avaient de grands soupçons contre moi et voulaient fouiller toute ma maison pour y trouver mes feuillets. » Il continue d'écrire pendant les années suivantes mais prend la précaution de cacher les feuillets dans une «boîte en fer blanc que je devais enfouir. » Ces feuillets, tous manuscrits, disparaurent après sa mort. Un historien grec, Yannis Vlachoyannis, les retrouve et les publie pour la première fois en 1907. Il lui faudra dix-sept mois pour déchiffrer ses textes écrits à la suite, sans passage à la ligne, ni ponctuation, et qui reproduisent, dit Georges Séféris, « la prononciation rouméliote avec des entrelacements fantaisistes de lettres qui semblent une arabesque infinie. » Nul d'ailleurs ne remarquera les Mémoires avant 1925, date où ils commencent d'être connus en Grèce. Dès lors, ils ne cesseront d'être lus et relus et de constituer le livre de chevet de tous les écrivains marquants de cette époque.*

### *La naissance de Makriyannis*

La patrie de ma famille est, dans la région de Lidoriki, un village appelé Avoritis. Il faut trois heures de Lidoriki à l'autre village, en tout cinq maisons. Les miens ? Des gens pauvres, à cause des Turcs de l'endroit et des Albanais d'Ali Pacha qui leur ont tout pris. Pauvres et avec plein d'enfants et quand j'étais encore dans le ventre de ma mère, un jour elle s'en alla aux fagots dans le bois. En portant ses fagots sur son dos, chargée sur le chemin, dans sa solitude, elle fut prise par les douleurs et elle m'enfanta ; toute seule, la pauvre, loin de tout, elle faillit bien y rester et moi aussi. Elle fit ses couches et une fois nettoyée, elle prit quelques branches, mit des herbes sur les branches et moi par-dessus et elle rentra au village. Peu de temps après, il y eut trois personnes tuées dans notre maison et mon père aussi. Les Turcs d'Ali Pacha voulaient nous faire esclaves. Alors, une nuit, toute la famille, tous les nôtres décidèrent de partir et d'aller à Livadia pour y vivre. Il fallait passer sur un pont, à un endroit appelé le Défilé. Seulement là on pouvait traverser le fleuve. Les Turcs le gardaient, ce pont, pour nous attraper et pendant dix-huit jours on tourna en rond, tous, dans les bois et on mangeait des glands et moi, je tétai et je me nourris de

ce lait-là. Ne pouvant plus supporter la faim, les nôtres décidèrent de passer quand même et comme moi j'étais bébé, pour que je ne pleure pas et les trahisse, ils décidèrent de me laisser dans la forêt, à un endroit appelé Lieu Rouge et ils marchèrent sur le pont. Alors ma mère eut des remords et elle dit : « Ce péché nous perdra : passez, allez à tel endroit et attendez-moi... Je prends le petit et s'il ne pleure pas, eh bien je passerai. » Et Dieu nous sauva tous les deux, ma mère et moi.

Tout ça, c'est ma mère qui me l'a raconté et mes autres parents. On fut tous sauvés et on alla à Livadia et on fut hébergés quelque temps par des gens charitables jusqu'à ce qu'on puisse se débrouiller et avoir une maison et des biens.

## *Une nuit sur l'Acropole assiégée*

En voyant Gouras si affligé, je parlais à quelques Athéniens courageux qui allèrent le trouver et lui dirent : « N'en veux pas à ces hommes de vouloir s'en aller d'ici. Cette place forte, on la gardera, nous, contre les Turcs. Et on ne la rendra pas, sauf s'ils nous tuent tous. »

Alors Gouras se calma et on s'assit tous pour manger. On chanta, on fit la fête. Gouras me demanda une chanson ; parce que ça faisait bien longtemps qu'on avait plus chanté. Je chantais avec tout mon cœur. La chanson, la voici :

*Le Soleil s'est couché*

*La Lune s'en est allée,*

*L'Etoile du Berger s'approche des Pléiades*

*Et tous ils bavardent et chuchotent.*

*Se lève le Soleil, leur dit, se lève et parle :*

*« Hier, quand je me suis couché derrière la colline*

*J'ai entendu les pleurs des femmes et des hommes les plaintes*

*Sur tant de glorieux corps étendus dans la plaine*

*Et tous étaient couverts et recouverts de sang.*

*Pour la patrie, les voici dans l'Hadès, les pauvres. »*

Gouras soupira, il me dit : « Dieu te veuille du bien, frère Makriyannnis. Jamais tu n'as chanté avec cet accent-là. Que ta chanson te porte chance ! – « J'en avais envie, lui dis-je, depuis le temps qu'on n'avait plus chanté. Et on festoya tant et plus.

La lutte recommença, les fusils crépitèrent de plus belle. Je pris mes hommes, j'allai là, à l'endroit qu'on m'avait désigné et j'y passai pas mal de temps et on se battit ferme. Je me portai dehors, jusqu'aux portes puis j'allais jusqu'à mon lit prendre la lettre pour le Gouvernement. On arrive pour me dire : « Cours vite, Gouras s'est fait tuer à son poste, en se jetant contre les Turcs. Ils l'ont tiré à la tête et maintenant il ne parle plus. » « J'y allai, on le prit par les épaules, on l'étendit. Sa famille lui fit la toilette et on l'enterra. »

## *Etre fort ou être juste*

Je dis à Heydeck : « Même si vous me prenez comme simple soldat, j'accepterai par amour pour ma patrie. Mais ici, c'est déjà de l'injustice. Ces projets que tu as, ils ne viennent pas de toi, ils viennent d'autres gens. Et nous allons vers le pire. » Alors Heydeck, piqué au vif, me dit avec aigreur : « Vous ferez ce qu'on vous dira, vous n'avez pas d'avis à nous donner. La Bavière a trente mille baïonnettes, elle peut les faire venir et vous mater. » Je me sentis dans une terrible situation. Impossible de me taire, de laisser dépouiller les combattants et récompenser les flatteurs. Je lui dis : « Malheur à nous, les pauvres ! On va vers des jours mauvais et amers. Moi, je t'ai parlé autrement et toi, tu me réponds, avec des baïonnettes. En tant qu'ami, je vous dis, tâchez de vous faire aimer, le Roi et toi, et non de vous faire craindre. Car le lâche, si tu le frappes mille fois, ça ira. Mais s'il te frappe une seule fois, il ne te craindra plus. Cette patrie, on ne l'a pas libérée avec des phrases, on l'a libérée avec du sang et des sacrifices.

C'est comme ça qu'elle est redevenue un vrai royaume, non pour récompenser les flatteurs et dépouiller les combattants. Moi, j'aime ma patrie, rien d'autre. Si on vient me dire qu'elle ira de l'avant, j'accepte qu'on me crève les deux yeux. Si la patrie va bien, même aveugle elle me nourrira. Car c'est ici que j'ai à vivre et je n'ai pas l'intention d'aller ailleurs. – Mais tu n'aimes donc pas le Roi ? demanda-t-il. – Non, j'ignore les mensonges. Car si ma patrie se perd, le Roi ne m'aura plus comme sujet et je ne l'aurai pas pour roi. C'est pour ça qu'on réclame de vous la justice, et non des bâtonnettes. »

## *Epilogue des mémoires*

« Ceux qui ont aujourd'hui notre sort entre leurs mains, ceux qui nous gouvernent, grands et petits, ministres et députés, se font une gloire et un honneur d'être traités de voleurs, de traîtres, de malfaiteurs de la patrie. Et ceux qui sont restés honnêtes sont poursuivis comme ennemis de la société et de l'Etat.

Cela, je ne suis pas le seul à le dire, tout le monde le dit et les journaux aussi, et tout ce que j'écris ici, je l'écris parce que je ne supporte pas de voir ce qui est injuste étouffer ce qui est juste. C'est pourquoi j'ai appris les écritures dans ma vieillesse et c'est pourquoi j'ai cette écriture mal équarrie car je n'ai pas eu les moyens d'apprendre quand j'étais enfant. J'étais pauvre et j'ai dû faire le domestique, soigner des chevaux, faire une foule de besognes pour payer la dette paternelle imposée par les brigands et pour vivre moi-même dans cette société tant que la grâce de Dieu protège mon corps. Et puisque Dieu a bien voulu ressusciter ma patrie, la libérer de la tyrannie des Turcs, il m'a donné à moi la force d'y travailler, selon mes moyens. Beaucoup d'hommes très savants, beaucoup de gazettiers d'ici, beaucoup d'étrangers instruits écrivent sur la Grèce, mais moi, une seule chose m'a poussé à écrire : c'est que cette patrie, elle est la nôtre à tous, savants et illettrés, riches et pauvres, civils et soldats. Nous tous qui avons combattu ensemble, sauvé notre patrie tous ensemble, chacun selon ses possibilités, c'est ici que nous devons vivre. Et puisque nous avons lutté tous ensemble, préservons notre patrie tous ensemble et que le puissant ne dise pas *moi*, ni le faible. Savez-vous quand on peut dire *moi* ?

Quand on a lutté tout seul, construit ou détruit tout seul ; alors, on peut dire *moi*. Mais quand on est beaucoup à lutter et à construire, alors il faut dire *nous*. Nous en sommes au *nous*, pas au *moi*. Aussi corrigeons-nous désormais si nous voulons construire un pays ou vivre tous ensemble. J'ai écrit la vérité nue, pour que les Grecs voient qu'ils ont lutté pour leur patrie, leur religion, que mes enfants le voient aussi et disent : « Nous avons les combats, les sacrifices de nos pères » si combats et sacrifices il y eut. Et qu'ils en soient fiers et qu'ils œuvrent pour le bien de la patrie, de la religion et de la société. Car ce sera leurs propres biens. Et non pour qu'ils se rengorgent des exploits de leurs pères, pour qu'ils prostituent la vertu, foulent aux pieds les lois et retournent aux privilèges. »

LETTRES FRANÇAISES, 24 mars 1971